

Un jeune homme vraiment très roux
Lise Van Dooren née Steiner
Hartford Connecticut

Mon père nous racontait, comment il avait fait la connaissance des trois sœurs alors que, tout juste débarqué du bateau à New York, venant d'Allemagne, il avait entrepris de traverser à pied les Etats Unis d'Amérique.

Bien sûr, il n'avait pas l'intention de négliger les moyens de transport de l'époque mais, quand il a aperçu les trois sœurs pour la première fois, il était à pied, à quelques kilomètres de Harrisburg en Pennsylvanie, portant tout son bagage sur son dos, dans un baluchon ficelé à la diable avec une lanière de cuir.

Elles étaient près de leur maison. Une grande maison peinte en noir, un peu à l'écart du village. Elles étendaient du linge à sécher, du linge d'homme, comme en faisaient foi les caleçons et gilets de corps mais aussi les pantalons et ceintures, ainsi que des chaussettes. Elles étaient toutes les trois vêtues de longues jupes noires et portaient toutes les trois aussi, un gilet pâle et une coiffe voilette blanche en organdi toute simple.

Elles ont regardé mon père qui les a aussi regardées. Aucune n'était suffisamment âgée pour être la mère des autres, alors mon père en a conclu qu'il s'agissait de trois sœurs. Il leur a dit bonjour comme on le faisait dans sa Souabe natale. Elles lui ont répondu, dans une langue qui lui paraissait vaguement familière, sans pour autant qu'il la comprenne complètement.

Il leur a demandé, avec quelques paroles et beaucoup de gestes, s'il y avait du travail à lui donner, en contrepartie du gîte et du couvert pour quelques jours. Celle qui paraissait la cadette s'est adressée à ses sœurs en montrant un tas de bois à fendre le long d'une grange. Après le tas de bois, il y a eu les barrières à réparer et les chemins à entretenir. Tout le temps qu'il est resté chez les trois sœurs, mon père, qui avait vite compris le pennsylvania-dutch, un dialecte allemano-suisse, ne les a jamais entendu parler de l'homme ou des hommes dont les vêtements séchaient lorsqu'il était arrivé.

La veille du jour où il devait partir, elles se sont l'une après l'autre glissées dans la grange où il dormait, et se sont offertes à lui. La dernière, la plus passionnée, lui a dit de partir tout de suite sans attendre, schnell, schnell autrement...

Alors mon père est parti, comme il était arrivé, avec son baluchon tenu par une lanière de cuir, mais avec ses brodequins à la main, parce qu'elle le pressait de partir autrement disait-elle, ce serait comme avec les autres.

Mon père nous racontait qu'il était parti en courant, et qu'il ne s'était arrêté qu'une fois rendu loin, sans savoir exactement pourquoi il était parti aussi vite.

Je venais d'avoir quatorze ans lorsque nous avons refait en sens inverse le chemin que mon père avait suivi pour venir en Californie. Un de nos oncles avait assez bien réussi dans ses affaires, et il insistait pour que mon père devenu veuf, vienne l'aider à Greenwich Village à New York. Alors que nous étions presque arrivés, mon père a eu envie de nous montrer où se trouvait la ferme des trois sœurs, où il avait été accueilli. Il nous en parlait souvent, à mes deux sœurs et à moi l'aînée, sans trop donner de précisions sur la relation amoureuse qu'il avait eue avec les trois, juste

avant de partir. Certaines fois, nous aurions pu penser qu'il s'agissait de simples flirts.

Lorsque nous sommes arrivés en haut du chemin qui dominait la ferme, papa n'en a pas cru ses yeux. Il y avait là trois femmes vêtues de noir, avec un petit bonnet blanc, qui étendaient du linge à sécher. Nous nous sommes approchés en ralentissant l'allure de notre voiture. Les femmes ne semblaient pas nous prêter attention. Le linge était en fait des vêtements d'homme, reconnaissables aux caleçons, aux gilets de corps et aux pantalons. Elles se sont retournées un instant en entendant la voiture s'arrêter. Elles avaient tout au plus quinze ans. Elles étaient rousses toutes les trois, vraiment rousses, très exactement de la même teinte que nous trois et que mon père.

Sur le coup, ce qui nous a marqué le plus, ce n'est pas la couleur de leurs cheveux ni leur teint, ni même leur regard mais, comme nous étions arrêtés, l'une d'elles s'est approchée de la voiture et a apostrophé mon père en disant :
— est-ce qu'on ne vous a pas déjà dit que vous auriez intérêt à partir vite, schnell, schnell....

Ce n'est qu'après que nous ayons refait le plein d'essence au village proche de la maison des trois sœurs, où l'homme qui nous servait n'a pas répondu quand je lui ai demandé qui vivait à la ferme dont on apercevait le haut du toit, que mon père est sorti de son mutisme et m'a expliqué à voix basse, pendant que mes sœurs dormaient, ce qui s'était exactement passé la nuit où il avait quitté les trois sœurs.

J'avais quatorze ou quinze ans, et j'en ai cinquante maintenant. J'ai souvent eu envie d'aller voir ce qu'étaient devenues les trois sœurs et pourquoi l'une d'elles, probablement une fille de celles chez qui papa avait travaillé, s'était adressé à lui avec ces mots là.

La ferme n'avait pas changé. Toujours noire et propre. Un homme en est sorti, suivi d'un autre, puis d'un troisième, tous habillés d'un pantalon noir et d'une chemise blanche, sous un chapeau de paille à larges bords. Je me suis approchée. Ils discourent dans ce dialecte incompréhensible dont papa nous avait parlé et à mon bonjour, l'un d'eux a répondu que l'hôtel et le restaurant n'ouvriraient que dans une semaine. Dans un coin de la cour, du linge séchait. Uniquement des vêtements masculins.

En réponse à ma question, l'homme m'a dit qu'il ignorait ce qu'étaient devenues les trois sœurs. Peut-être avaient-elles rejoint leurs mères en Californie. Je lui ai dit dans quelles circonstances, mon père avait connu celles qui étaient probablement les mères de celles que nous avons vues. L'homme m'a alors demandé si j'avais vraiment la même couleur de cheveux que mon père. J'ai répondu oui. Il s'est gratté la tête en disant que la justice avait peut-être été expéditive à une certaine époque. Les trois femmes avaient été jugées et emprisonnées pendant presque quinze ans, parce que les hommes qui venaient travailler chez elles avaient tendance à disparaître du jour au lendemain. Le dernier, que tout le village connaissait bien, tellement il était vraiment roux, avec plein de tâches de rousseur, avait lui aussi disparu et était en fait à l'origine de la condamnation des trois sœurs. On avait fouillé un peu partout à la recherche de son cadavre, en vain. Comme les trois sœurs avaient leur franc parler, et des manières que le village n'approuvait pas, le jury populaire avait été intransigent. Leurs trois filles nées en prison leur avaient été retirées et placées. Elles étaient venues, dès qu'elles avaient atteint quatorze ans, âge de la majorité dans la communauté, pour occuper la ferme en attendant que leurs mères les rejoignent. Elles étaient parties il y a peu de temps, parce que l'état fédéral avait fait vendre la ferme aux enchères pour payer les frais de justice.

L'histoire prenait une drôle de tournure et surtout, elle impliquait de plus en plus mon père, apparemment à son corps défendant. J'ai laissé la voiture de location et j'ai pris l'avion à Philadelphie pour San Francisco, là où mon père avait atterri plus de trente ans auparavant. Je n'avais aucune idée de la façon dont j'allais pouvoir me renseigner sur ces six femmes, dont trois au moins avaient une caractéristique commune, leur couleur de cheveux. Et puis, je me suis souvenu que les femmes des communautés amish dont elles étaient proches, confectionnaient des objets souvenirs typiques, des meubles, des poupées sans visage, des boîtes aux lettres, des jouets en bois et des couvre lit en patchwork. J'ai bien du faire une trentaine de boutiques, avant que quelqu'un ne croie se souvenir, qu'une femme rousse était venue lui livrer quelques objets et qu'il croyait aussi avoir noté son adresse dans son livre de comptes.

J'ai rencontré les trois sœurs, et leurs trois filles, moins de huit jours après être arrivée à San Francisco.

— tiens tiens, voyez qui nous arrive a dit une des femmes en me voyant.

Au fil des jours, elles m'ont donné toutes les explications sur les disparitions des hommes qu'elles employaient pour les gros travaux. Elles ne voulaient pas se lier avec les garçons du village et profitaient de ces jeunes hommes, uniquement lorsqu'ils étaient sur le point de partir. Pour éviter qu'ils n'aient envie de prolonger l'aubaine plus longtemps, la dernière à partager leur couche devait leur infliger une frousse mémorable, en laissant entendre qu'un danger menaçait.

Elles n'avaient pas pris au sérieux les accusations dont elles faisaient l'objet, et s'étaient retrouvées toutes les trois au pénitencier. Les vêtements masculins qu'elles mettaient à sécher, étaient destinés à faire croire aux importuns, qu'il y avait déjà un homme à la maison.

Quant à la réflexion qu'une de leurs filles nous avait faite, lorsque nous étions passés par le village en revenant de Californie, nous nous étions simplement mépris sur l'intonation. Pour elle, elle demandait à mon père si c'était à lui que sa mère avait dit, après une longue nuit amoureuse, qu'il fallait qu'il parte vite, schnell, schnell autrement... Elle ne réitérait pas une invitation à disparaître, bien au contraire.

C'est elle qui avait prévenu sa mère et ses tantes, qu'un homme roux accompagné de trois jeunes filles rousses comme elles, s'était approché de la maison où, comme autrefois, on mettait à sécher des vêtements masculins et pour la même raison. Papa étant mort depuis peu, c'est moi qui leur ai raconté à toutes l'homme qu'il était. Un homme simple, bon, courageux. En un mot un brave homme. J'ai vu dans leur regard à toutes les six, leur fierté d'avoir connu un homme comme lui, où d'en être issue. Mes sœurs sont aussi venues nous retrouver et nous avons formé le projet d'acheter la ferme et de nous y réunir toutes les neuf, là où tout avait commencé.

Si vous passez un jour par-là, ne soyez pas étonnés en arrivant, de nous voir toutes à étendre du linge, d'hommes bien sûr, jusqu'à ce que nous ayons pris votre mesure, et que vous nous ayez rassurées.

Si d'aventure vous êtes un jeune homme vraiment roux et bien de votre personne, faites bien attention à vous, et partez vite au petit matin, sans attendre que quelqu'une ne vous dise, schnell, schnell.

On ne sait jamais.

Au commencement
Tiernan O'Hara
Greenwich Village New York

Il est toujours facile de constater après coup, que l'année qui vient de s'écouler a été « une annus horribilis » comme dit la reine d'Angleterre, traduisez par « une année de merde » – par contre, il est beaucoup plus difficile de prédire que l'année qui commence va être pire que la précédente, et encore plus, lorsque la personne qui le prédit vous le dit, **à vous**, que cette nouvelle année va être encore plus difficile, **pour vous**, et qu'elle va, **elle**, Allison Pine, s'y employer fermement, vu que vous êtes marié avec elle et que vous vous comportez du premier janvier au trente et un décembre, c'est à dire en gros tout au long de l'année, comme un moins que rien, c'est à dire un pas grand-chose, et que sa mère à elle – une sainte femme – avait bien raison de la mettre en garde contre ce saoulot d'irlandais – c'est moi – ce fils de pute – là elle parle de ma mère et de cet obsédé – ça c'est mon père –.

Comme nous sommes au petit matin du premier janvier et que ses hurlements viennent de réveiller à peu près tout l'immeuble où nous habitons, je n'ai pas d'autre ressource que de lui en claquer une méchante sur le nez, exactement au même endroit que la fois précédente.

J'ai du viser un peu bas, car non seulement le nez est atteint mais aussi la mâchoire inférieure, si bien qu'elle ne peut plus parler – ce qui n'est pas un mal en soi – d'autant qu'elle pleure en même temps, ce qui n'est absolument pas distingué, je le lui ai dit plusieurs fois déjà.

Il n'y a que le résultat qui compte. Allison Pine épouse O'Hara réduite au silence, tout l'immeuble pousse un soupir de soulagement et se rendort en attendant l'acte deux, c'est à dire le retour d'Allison, qui vient de partir en claquant méchamment la porte d'entrée, mais ça tout le monde s'y attend et personne ne s'est sérieusement endormi, à part les deux jumelles de Fanny Mac Cléod, deux ans à peine, qui bien sûr ne sont pas encore tout à fait au courant de nos petites digressions maritales. Fanny leur en claque une à chacune ce qui met fin à leurs piailleries.

Le deuxième acte devrait commencer, comme à chaque fois, par l'irruption des flics que le père d'Allison requis par sa fille, aura été chercher. Il sera à peu près treize heures, une heure raisonnable pour l'apéritif que nous prendrons tous ensemble pour fêter la nouvelle année. Allison Pine calmée, nous n'aurons plus qu'à nous réconcilier, au grand dam de tout l'immeuble qui devra supporter les cris d'Allison, tenant absolument à ce que tout le monde le sache, surtout Michèle Young qu'elle soupçonne d'être ma maîtresse – ce qui est absolument faux, vu qu'un coup vite fait bien fait tous les deux ou trois jours, ça n'a jamais fait une maîtresse, tout au moins dans mon esprit.

Donc je me rendors en attendant d'être réveillé par des coups frappés à ma porte, suivis d'un – police ouvrez – tonitruant, œuvre de mon ex-beau-frère Tim O'Connors, la plus monumentale enflure de flic de notre village de Greenwich, intra-muros New York, la ville et aussi le comté.

Tim O'Connors a épousé en deuxièmes noces ma sœur Judith O'Hara, à qui il avait promis le mariage lorsqu'elle lui a dit qu'elle était enceinte. Tout le temps de la grossesse de ma sœur, Tim avait été à peu près correct il faut bien le reconnaître. Très peu de déroutées pour la fran-

gine qui curieusement, paraissait s'être acheté une conduite, vu qu'elle ne buvait plus qu'un jour sur deux et qu'elle avait sérieusement réduit sa consommation de joints. D'ailleurs, plus elle approchait du terme, plus ma sister devenait raisonnable, si bien qu'un jour je lui avais demandé si elle n'était pas malade. Elle m'avait répondu non tout en me disant de ne pas la quitter un seul instant lorsqu'elle aurait accouché.

J'avais acquiescé, loin de penser que cette pute s'était fait mettre non seulement par Tim O'Connors ce qui était normal vu qu'ils étaient mariés, mais aussi, comme en faisait foi le nouveau-né, par un black dans le genre ébène foncé si vous voyez ce que je veux dire. Tim O'Connors lui avait brisé le nez alors qu'elle était encore sur la table d'accouchement, ce que tout le monde avait déploré tout en pensant que ma sœur ne l'avait pas volé.

Même Allison Pine, qui à l'époque n'était pas encore ma femme, m'avait dit ce jour là que faire ça à un mec, c'était loin d'être correct et qu'en tout cas, ça ne pouvait que nuire à l'harmonie dans le ménage.

C'est vrai qu'à l'époque Allison avait des idées pas trop connes dans l'ensemble, à part celle de me mettre le grappin dessus ce qui à mon avis, n'en était pas une excellente, loin s'en faut.

C'est vrai aussi que si je compare l'Allison d'alors à celle de maintenant, il n'y a pas photo. Elle a beaucoup grossi aux endroits stratégiques, et maigri à d'autres endroits stratégiques aussi, ce qui lui donne l'air d'avoir des pattes de serin, juste en dessous de son gros ventre de pocharde. De surcroît, elle était à l'époque, la plupart du temps, de mon avis ou presque. Pas comme maintenant.

Si je l'ai un peu cogné cette nuit là, c'est d'une part parce qu'elle m'a contrarié en disant que je m'étais arrêté à l'étage du dessous, chez Michelle Young, trop longtemps pour que ce soit honnête, alors que moi je me suis arrêté

sans penser à mal, et que ce n'est pas de ma faute si Michelle Young y pensait elle, à mal. Et d'autre part, parce qu'elle m'a dit qu'elle ne voulait pas que j'assiste à son accouchement et que je me suis mis à penser que ça me rappelait un peu l'histoire de ma sœur et de Tim O'Connors.

Qui effectivement beugle « police ouvrez » et dans la foulée défonce la porte à grands coups de pieds. Sacré gars me dit Tim, tu commences vraiment bien l'année. Coups et blessures sur la personne d'Allison O'Hara née Pine, ayant entraîné divers préjudices physiques plus ou moins graves à l'intéressée, apparemment sans motif valable, puisque tu ignorais alors que cette pute d'Allison allait accoucher sitôt entrée à l'hôpital, en se plaignant de coups qu'elle avait reçus, d'un enfant du sexe masculin prématuré de deux mois ce qui n'est pas le plus grave mais hélas, noir comme le trou du cul du négro qui t'a fait cocu. Ce sont vraiment toutes des putes conclût Tim O'Connors en s'asseyant au pied de mon lit.

Je ne vais quand même pas comparer ma sœur à Allison Pine ou alors, pourquoi ne pas la comparer aussi à d'autres filles de notre immeuble ou des maisons voisines, Annette Domec, Macy Cohen et Alicia Scampetti, trois petites luronnes ou Aïcha Fissa, Mercédès Ben Ali, et Carmen Aït Salem, trois petites beurettes faites au moule, toutes dans les treize quatorze ans qui n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux, ou à d'autres de la rue où nous cohabitons, les Scampetti, les Domec, les Steiner, les O'Hara, les Estibayre, les Sharwood et les Cohen et avec tous les autres italiens, les allemands, les grecs, les écossais, les français et les latinos, les négros et aussi quelques juifs et bien sûr maintenant des arabes comme s'il en pleuvait, nous les irlandais.

C'est vrai aussi que quand on y pense, c'est un peu la tour de Babel dans ce quartier aujourd'hui. Dans les moments

difficiles, on se sent tous américains ou presque. Il n'y a que les très vieux, ceux qui n'ont jamais appris à parler la langue d'ici, que de toute façon à part leur famille personne ne comprend, pour revendiquer leurs racines. D'ailleurs, ils n'ont pas toujours entièrement tort parce que pourquoi, nous les irlandais, on est presque toujours en train de se bagarrer, pourquoi les français sont toujours en train de draguer et les juifs en train de discuter, pourquoi les allemands sont toujours en train de manger, les italiens en train de chanter et les chinois en train de travailler et pourquoi, tous ou presque, nous n'arrêtons pas de boire à chaque occasion que Dieu fait et lui seul sait pourquoi il en fait autant.

Voilà ce qui fait nos particularités, ce foisonnement de races, d'idées, de cultures et de religions surtout cette faculté d'adaptation caractéristique de ce nouveau pays.

Voilà aussi pourquoi Tim O'Connors parti, un large sourire éclairant sa trogne avinée de flic irlandais, à la pensée qu'il n'était plus le seul cocu du quartier à s'être fait baiser par un négro, je me réfugie dans cette maison où les gens bien comme il faut, empêchent ceux qui ne le sont pas de se nuire à eux-mêmes et aux autres, comme ils disent. J'y vais temps en temps et parfois de mon plein gré, de plus en plus souvent d'ailleurs.

Aujourd'hui, on m'a demandé d'écrire ce qui s'est passé chez moi et aussi chez les autres, dans ce quartier de New York que les gens civilisés appellent le village, et que nous on appelle seulement *ici* quand on y est et, *là-bas* quand on est ailleurs.

Voilà. Mon histoire vaut ce qu'elle vaut et pas davantage, c'est dire.